Laura Bellini



Tous les chemins mènent à ta cuisine

Une table partagée est un commencement, pas une promesse de sacrifice

Tous les chemins mènent à ta cuisine

Une table partagée est un commencement, pas une promesse de sacrifice

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384902806

ALL-IN Rafał Płonkowski

TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les recettes de la vie des autres 13
Chapitre 2 - Une place à table..... 27
Chapitre 3 - Quand la lumière s'éteint.....41
Chapitre 4 - Entre ce qui demeure 54
Chapitre 5 - Le droit de dire non 67
Chapitre 6 - Le goût du premier baiser 80
Chapitre 7 - Entre le baiser et la vérité 94
Chapitre 8 - Là où tout le monde connaît ton prénom.....107
Chapitre 9 - Ce qu'on ne peut pas reconstituer 121
Chapitre 10 - Reste parce que tu en as envie.....135
Chapitre 11 - Un matin sans promesses.....149
Chapitre 12 - Le prix de rester 162
Chapitre 13 - Tout n'est pas à vendre 175
Chapitre 14 - La vérité partagée en deux 187
Chapitre 15 - La facture de l'espoir 198
Chapitre 16 - Des chemins séparés.....210
Chapitre 17 - Ce qui m'appartient..... 223
Chapitre 18 - Sans prix à payer pour rester..... 234
Chapitre 19 - Ce qui reste vraiment..... 246
Chapitre 20 - Tous les chemins mènent à ta cuisine 258

INTRO

La première chose que j'ai vue en arrivant, c'était un homme en train de sortir une table de cuisine d'une maison.

Pas mes valises, pas le soleil d'automne répandu sur les prairies de Podlachie, pas même le verger de pommiers qui m'avait poussée à arrêter la voiture un kilomètre plus tôt. Une table. Immense, en chêne, avec un plateau usé par des années de repas et quatre pieds qui, manifestement, n'avaient aucune intention de coopérer avec leur propriétaire.

L'homme a juré à voix basse lorsque l'un d'eux s'est accroché à l'encadrement de la porte.

— Vous pourriez essayer de la tourner sur le côté, ai-je proposé par la vitre ouverte.

Il s'est immobilisé et m'a regardée par-dessus le bord du plateau. Il avait les cheveux sombres, une barbe de quelques jours et l'expression de quelqu'un à qui l'on venait de suggérer une solution outrageusement évidente à un problème particulièrement compliqué.

— Dans ce cas, elle ne passera pas la porte.

— Et si vous commenciez par dévisser les pieds ?

— Dans ce cas, ce ne serait plus une table.

Je n'ai pas su s'il plaisantait.

J'ai coupé le moteur et suis descendue, rajustant la bandoulière de mon sac photo. L'air sentait la terre humide, la fumée d'une cheminée lointaine et les pommes qui tombaient des arbres plus vite que quiconque ne pouvait les ramasser. Nous étions à la fin du mois de septembre, et j'étais arrivée en Podlachie avec un planning réglé dans les

moindres détails, deux appareils photo et la ferme résolution de ne pas laisser, cette fois, la vie des autres engloutir la mienne.

— Malwina Czerwińska, me suis-je présentée. J'ai rendez-vous avec monsieur Jar.

L'homme a posé la table au sol avec précaution.

— Witold Jar.

Évidemment.

Dans mon imagination, le propriétaire du gîte rural avec lequel j'avais échangé des messages très professionnels pendant trois semaines était un monsieur grisonnant en pull-over, qui sentait le bois et le thé. Or, devant moi se tenait un homme d'une trentaine d'années bien entamée, vêtu d'une chemise en lin aux manches retroussées, les avant-bras couverts d'une fine poussière. Il avait une voix grave, agréable, et cette tranquillité exaspérante qui donnait même à ses silences l'allure d'une réponse.

— Vous êtes en avance.

— De onze minutes.

— Vous trouvez que ce n'est pas beaucoup ?

— Pour quelqu'un qui travaille avec un planning, onze minutes, c'est un cadeau.

Il a regardé ma voiture, puis sa montre.

— Dans ce cas, je vais profiter de ce cadeau pour rentrer la table.

— Vous étiez justement en train de la sortir.

— J'ai changé d'avis.

Il a souri, presque imperceptiblement. Cela n'aurait pas dû éveiller mon intérêt. J'étais venue travailler, pas

collectionner les sourires d'hommes dont les noms auraient disparu de mon quotidien quelques semaines plus tard.

J'avais trente ans, quatre livres de cuisine publiés et suffisamment d'expérience pour savoir que, professionnellement, les services les plus coûteux sont parfois ceux que l'on rend aux personnes auxquelles on s'attache.

Ma maison d'édition m'avait proposé un projet automnal consacré aux recettes de Podlachie. Pas de folklore de pacotille, pas de couronnes décoratives ni de recettes inventées pour les besoins des photographies. De vraies cuisines, de vraies personnes, des plats dont on se souvenait depuis l'enfance et que l'on préparait encore, même si c'était de plus en plus rarement. Un travail que je rêvais d'accomplir depuis longtemps.

Une fois la documentation terminée, je devais rentrer à Varsovie, finaliser le manuscrit et entamer les discussions concernant ma propre collection de livres. La première dans laquelle personne ne déciderait à ma place de la direction que devait prendre ma carrière.

Witold a soulevé un côté de la table.

— Puisque vous êtes là, je peux vous demander un coup de main ?

J'aurais dû refuser. Mon coffre était plein de matériel et nous avions une réunion de préparation dans vingt minutes.

À la place, j'ai posé mon sac.

— À condition que vous ne me disiez pas que la réussite de tout le livre dépend de cette table.

— De la table ? Il m'a observée avec amusement. Je n'écarterais pas cette possibilité.

J'ai saisi l'autre extrémité.

Le bois était plus lourd que je ne l'avais imaginé. Nous avons dû accorder nos mouvements, corriger notre trajectoire et franchir le seuil presque de côté. Lorsque j'ai reculé trop vite, Witold a interrompu notre progression avant que ma hanche ne heurte le chambranle.

— Doucement. Je vous tiens.

Il avait dit cela simplement. Sans familiarité, sans emphase.

Pourtant, pendant une fraction de seconde, je me suis demandé depuis combien de temps personne ne m'avait adressé ces mots sans attendre de pouvoir me présenter la facture ensuite.

Nous sommes entrés dans la cuisine.

Elle était belle d'une manière qu'aucun architecte d'intérieur n'aurait pu concevoir. De hautes fenêtres donnaient sur le verger, un poêle en faïence occupait un pan de mur et des casseroles en cuivre étaient suspendues au-dessus d'un large plan de travail. Les dernières tomates mûrissaient sur le rebord d'une fenêtre. Un panier de poires occupait la moitié du buffet et, sur la cuisinière, une marmite mijotait en répandant des effluves de beurre, d'oignon et de marjolaine.

Et soudain, toutes les questions que j'avais préparées m'ont paru dérisoires face à cet endroit.

— Qui cuisine ici ? ai-je demandé.

— Aujourd'hui, moi.

— Et d'habitude ?

— Ça dépend. Madame Helena, parfois ma sœur, parfois les visiteurs. Avant, c'était ma mère.

Il avait prononcé cette dernière phrase différemment. Plus doucement, sans m'inviter à poser d'autres questions.

Nous avons installé la table au milieu de la cuisine. Witold l'a encore déplacée de quelques centimètres, comme s'il cherchait à lui rendre la place qui lui avait été attribuée des années auparavant.

Sur le plateau, j'ai remarqué des traces circulaires laissées par des casseroles brûlantes. Près d'un bord, quelqu'un avait gravé une petite étoile.

— Vous vouliez vous en débarrasser ?

— Non. Je vérifiais si elle pouvait passer par la porte du garde-manger.

— Pourquoi ?

— Je prends des mesures.

Il m'a désigné d'un mouvement de tête les feuilles posées près du buffet. À côté d'un plan des pièces, j'ai aperçu un tableau de dimensions, plusieurs photographies des bâtiments et la carte de visite d'une agence immobilière. C'est seulement à cet instant que je me suis souvenue d'une phrase figurant dans son premier courriel : La documentation devra être achevée avant la vente prévue de la propriété.

Je n'avais pas demandé davantage de précisions. D'un point de vue professionnel, la date me suffisait.

Mais pour la première fois, j'ai envisagé que cette échéance puisse cacher autre chose qu'un simple changement de propriétaire.

Witold a retourné la photographie qui se trouvait sur le dessus de la pile.

— Un café ? a-t-il proposé.

— Volontiers. Sans lait.

— Du sucre ?

— Non.

— Bien. Au moins, sur un point, les règles sont claires entre nous.

Il a pris deux tasses sur une étagère. Je l'ai regardé se déplacer dans la cuisine sans rien chercher, sans hésiter devant les tiroirs. Il connaissait chaque planche de ce plancher, chaque placard qui fermait mal. Dans mon appartement de Varsovie, chaque chose avait sa place parce que je l'avais choisie moi-même. Ici, les objets semblaient être restés après des conversations que personne n'avait voulu interrompre.

Mon téléphone a vibré dans ma poche.

Un message de mon éditrice, Iza.

Confirme-moi ta date de retour, s'il te plaît. La réunion concernant ta collection a été avancée au 16 octobre. Ta présence est indispensable.

J'ai immédiatement répondu : Je serai là. Aucun changement.

Witold a posé le café devant moi.

— Tout va bien ?

— Oui. Je règle mes prochains engagements.

— Vous préparez déjà votre départ ?

Il n'y avait aucun reproche dans sa voix, mais j'ai remarqué qu'il avait observé l'écran de mon téléphone pendant un instant.

— Je prévois toujours mon départ avant même d'arriver quelque part.

— Ça doit être pratique.

— C'est rassurant.

Je ne sais pas pourquoi je lui ai répondu avec autant de franchise.

Dehors, les branches ont brui. Witold a posé les mains sur le bord de la table et m'a regardée plus attentivement. Il n'a pas essayé de changer de sujet ni de me demander d'où venait ce besoin de sécurité. Il a simplement accepté ma réponse, ce qui s'est révélé plus troublant que s'il avait fait preuve de curiosité.

— Dans ce cas, heureusement qu'au moins la cuisine est toujours à sa place, a-t-il dit.

— Il arrive que ce ne soit pas le cas ?

— Ces derniers temps, beaucoup de choses changent de place ici.

Il m'a tendu un mince cahier à la couverture de toile. Sur la première page, une écriture féminine avait consigné une recette de babka ziemniaczana, un gâteau salé de pommes de terre. Plus loin figuraient des annotations à l'encre différente, des proportions barrées et une remarque dans la marge : Witek aime quand les bords sont bien dorés, presque grillés.

J'ai effleuré l'écriture pâlie du bout du doigt.

— C'était à votre mère ?

Il a acquiescé.

— Elle a commencé à recueillir des recettes bien avant que quiconque imagine qu'on puisse les publier. Elles ne sont pas toutes complètes. Certaines doivent être reconstituées à partir des souvenirs d'autres personnes.

— C'est précisément pour cela que je suis venue.

Witold a regardé le cahier, puis moi.

— J'espère que nous aurons le temps.

Pour la première fois, j'ai perçu dans sa voix quelque chose qui ne correspondait pas à l'image de l'hôte imperturbable. De l'impatience, peut-être de l'inquiétude. J'ai voulu lui demander contre quoi, exactement, nous faisions cette course, mais il a ouvert le cahier à la page suivante et m'a montré une recette de poires pochées dans un sirop aux épices.

— Nous commencerons par celle-ci demain. Pour aujourd'hui, reposez-vous un peu après la route.

— Je n'ai pas besoin de me reposer.

— Je sais. Vous êtes arrivée avec onze minutes d'avance.

J'ai éclaté de rire avant de pouvoir me retenir.

J'ai remarqué qu'à cet instant, il me regardait autrement. Comme si mon rire avait révélé quelque chose qui ne figurait ni dans nos courriels ni dans mon portfolio professionnel.

J'ai reposé le cahier, mais je ne me suis pas levée.

Dehors, la lumière automnale disparaissait lentement derrière les arbres et, dans la cuisine, flottaient des parfums de café, de bois chaud et de quelque chose qui n'avait pas encore été cuisiné. Mon planning m'attendait, avec ses échéances et toutes les bonnes raisons de garder mes distances.

Witold a tiré une chaise de l'autre côté de la table.

— Vous pourriez peut-être goûter ce qu'il y a dans la marmite ? a-t-il proposé. Avant que nous commencions à parler travail.

Je l'ai regardé un moment, consciente que je devrais tracer une frontière entre l'hospitalité de mon hôte et ma propre tendance à m'attacher aux endroits qu'il devient ensuite difficile de quitter.

Et pourtant, j'ai retiré ma veste et l'ai déposée sur le dossier de ma chaise.

— Juste une petite portion.

Witold a souri et s'est emparé d'une assiette.

Et moi, en regardant la place libre à sa table, je me suis posé une question qui ne figurait dans aucun de mes plannings : pourquoi avais-je déjà tellement envie de savoir à quoi ressemblerait une soirée ordinaire dans cette cuisine, si je n'étais pas obligée d'en repartir ?

Chapitre 1 - Les recettes de la vie des autres

Le lendemain matin, j'ai été réveillée par le bruit de la pluie contre le rebord de la fenêtre et l'odeur du pain frais qui montait jusqu'à l'étage par la porte entrouverte de ma chambre. Pendant quelques secondes, je n'ai pas su où j'étais. Les poutres en bois au plafond, le couvre-lit brodé et la vue sur le verger détrempé ne ressemblaient en rien à mon appartement de Varsovie. Ce n'est qu'en apercevant mon appareil photo posé sur le bureau, à côté de mon ordinateur portable, que je me suis souvenue de la Podlachie, des trois semaines de travail qui m'attendaient et de cet homme qui, la veille au soir, m'avait servi à dîner comme si accueillir des inconnues à sa table était la chose la plus naturelle du monde.

J'ai attrapé mon téléphone. Il était six heures quarante. Selon mon planning, je disposais d'une heure pour préparer mon matériel, relire mes notes et prendre tranquillement mon petit déjeuner. À neuf heures, madame Helena et moi devions commencer à documenter les premières recettes. Witold devait fournir les ingrédients, mettre la cuisine à notre disposition et faciliter les contacts avec les cuisinières de la région. Tout avait été convenu par courriel, et j'avais bien l'intention de veiller à ce que la réalité ne vienne pas brouiller des règles soigneusement établies.

Quinze minutes plus tard, j'ai reçu un message de sa part.

Madame Helena arrivera à onze heures. À huit heures, nous allons chercher les pommes de terre. Petit déjeuner en bas.

Je l'ai lu deux fois.

Je n'étais pas de celles qui se mettent en colère parce qu'un programme change. J'étais de celles qui commencent par déterminer qui l'a modifié et pourquoi, avant de décider si leur colère est justifiée.

J'ai répondu : Nous n'avions pas prévu de sortie à huit heures.

Sa réponse est arrivée presque immédiatement.

C'est justement ce que nous sommes en train de convenir.

J'ai fermé les yeux.

Witold Jar semblait considérer que posséder un domaine lui donnait également le droit de disposer du temps de ses invités.

Je suis descendue à la cuisine à sept heures trente-cinq. Délibérément sans me presser.

Witold se tenait devant la cuisinière et retournait d'épaisses tranches de pain dans une poêle en fonte. Il portait un pantalon sombre, un tee-shirt gris et ses cheveux étaient encore humides de la douche. Lorsqu'il a levé les yeux, mon arrivée ne l'a pas surpris. Il s'est contenté de désigner la cafetière d'un mouvement de tête.

— Bonjour. Vous avez bien dormi ?

— Jusqu'au moment où j'ai reçu mon nouveau planning.

— Donc assez longtemps.

— Monsieur Witold.

— Witold. Sinon, je vais finir par croire que je suis convoqué dans une administration.

Je me suis assise à la table, celle-là même que je l'avais aidé à déplacer la veille. Sur le plateau se trouvaient une planche de fromage, un saladier de tomates et un pot de miel. Tout semblait si appétissant que cela m'a irritée davantage.

— Nous devions commencer par un entretien avec madame Helena, lui ai-je rappelé. Ensuite, documenter la babka de pommes de terre, photographier les ingrédients et consigner les étapes de préparation. Aller chercher des pommes de terre ne figure pas dans mon programme.

Witold a retiré le pain de la poêle.

— Parce que les pommes de terre devaient déjà être ici. Il a plu cette nuit. Le voisin ne peut pas entrer dans son champ avec le tracteur. Nous pouvons donc seulement récupérer celles qu'il a eu le temps de récolter hier et qu'il a laissées sous l'abri.

— Je comprends. Dans ce cas, rapportez-les, s'il vous plaît.

— J'aimerais que vous veniez avec moi.

— Pourquoi ?

Il a posé une assiette devant moi.

— Parce que votre livre doit raconter autre chose que ce qui arrive dans l'assiette.

Je l'ai observé plus attentivement. Ce n'était pas la réponse d'un homme qui ne comprenait rien au processus de création d'un livre. C'était celle de quelqu'un qui avait sa propre vision et qui entendait la mener à bien.

— C'est moi qui suis responsable du concept de cette publication, ai-je répondu calmement. Et de sa forme définitive.

— Je sais. J'ai lu vos livres.

Il m'a suffisamment surprise pour que je reste silencieuse un instant.

— Tous ?

— Deux. Celui sur la cuisine de saison et celui sur les recettes de famille.

— Et qu'en avez-vous pensé ?

— Dans le premier, vous n'avez pas accordé assez de place aux personnes qui cultivaient les légumes.

J'ai posé ma fourchette.

— C'était un livre de cuisine.

— Justement.

Il avait l'air sincèrement convaincu que cet argument devait tout expliquer. J'avais envie de lui répliquer quelque chose de particulièrement cinglant. Ce qui m'en a empêchée, c'était le souvenir de mon deuxième livre, que j'avais moi-même trouvé trop froid après sa publication. Des photographies parfaites, des recettes vérifiées, des textes équilibrés. Aucune erreur. Et peut-être, précisément pour cette raison, pas assez de vie.

— Et le deuxième ? ai-je demandé.

Witold s'est adossé au plan de travail.

— Le deuxième était meilleur. Vous y racontiez l'histoire d'une femme qui avait préparé des brioches à la levure pour ses voisins pendant trente ans, alors qu'elle-même ne pouvait pas manger de sucre. Je me souviens qu'elle conservait dans un tiroir les recettes écrites par son mari.

Il se rappelait un détail auquel je n'avais consacré que quelques phrases.

— Elle s'appelait Teresa, ai-je précisé.

— Je sais.

Il n'a pas affiché de sourire triomphant. Il a simplement posé une deuxième tasse sur la table et s'est assis en face de moi.

— Je veux que les personnes qui repartiront d'ici avec ce livre sachent d'où viennent les recettes. Et qui s'en souvient encore.

— C'est aussi mon objectif.

— Dans ce cas, nous avons un point commun.

— Un seul. Pour le reste, il va falloir discuter.

Pendant un instant, nous nous sommes regardés par-dessus nos tasses fumantes. J'avais l'impression que Witold était habitué aux gens qui lui cédaient parce qu'il connaissait mieux les lieux qu'eux. Je n'avais aucune intention de rejoindre leurs rangs. En même temps, il m'était difficile d'ignorer que derrière son entêtement se cachait une connaissance intime d'un univers que je commençais à peine à découvrir.

— Très bien, a-t-il dit. Discutons.

J'ai sorti mon carnet.

— D'abord, une chose. Vous ne pouvez pas modifier mon planning sans en discuter avec moi au préalable.

— Et vous ne pouvez pas supposer que les gens et la météo vont s'adapter aux horaires inscrits dans un tableau.

— Je ne le suppose pas. C'est pour cela que j'ai prévu une marge.

— De combien ?

— Deux jours.

Il a regardé par la fenêtre.

— En Podlachie, à l'automne, deux jours de marge relèvent plutôt de l'optimisme.

— Et trois semaines sans programme ?

— Ce serait de l'inconscience.

J'ai ri malgré moi.

— Vous devez toujours avoir le dernier mot ?

— Non. Parfois, l'avant-dernier me suffit.

J'ai mangé un morceau de pain. Il était croustillant, légèrement acidulé et tartiné d'un beurre qui sentait la crème fraîche. Je ne voulais pas reconnaître qu'une fois de plus, il m'avait désarmée avec quelque chose d'aussi simple que de la nourriture. Ces derniers mois, mes petits déjeuners s'étaient principalement résumés à des yaourts avalés entre deux appels à la maison d'édition. Ici, même un repas ordinaire imposait de s'arrêter à table.

— J'irai chercher les pommes de terre, ai-je décidé. À condition qu'à notre retour, nous établissions un programme détaillé et que vous cessiez de considérer mes horaires comme de vagues suggestions.

— D'accord.

— Et ne prenez pas cela pour une autorisation de me réserver d'autres surprises.

— Je tâcherai de rendre les prochaines plus agréables.

Il m'a regardée avec un air si innocent que, pendant une seconde, je me suis demandé s'il était en train de flirter avec moi. J'ai estimé qu'il était encore trop tôt pour tirer ce genre de conclusions.

Nous sommes partis dans un vieux véhicule tout-terrain dont l'habitacle sentait le cuir, la veste mouillée et le bois. La route serpentait entre les champs, où la terre sombre brillait après la pluie nocturne. Witold conduisait avec assurance, une main sur le volant, l'autre passant de temps en temps les vitesses. Il n'avait pas allumé la radio. Lorsque je lui ai demandé pourquoi, il m'a répondu que le bruit du moteur et ce qui se passait derrière les vitres lui suffisaient.

Pendant les premiers kilomètres, nous avons parlé des variétés de pommes de terre, des noms locaux des plats et de la saisonnalité des ingrédients. J'ai été surprise par l'étendue de ses connaissances culinaires, alors même qu'il ne se présentait pas comme cuisinier. Il pouvait expliquer pourquoi une variété convenait mieux à la babka et une autre à la kiszka ziemniaczana, cette spécialité de pommes de terre farcies dans un boyau. Il distinguait le goût des beurres provenant de différentes fermes et savait chez qui trouver encore une crème véritablement acidulée.

— Comment savez-vous tout cela ? ai-je demandé.

— J'ai grandi dans une cuisine. Ma mère cuisinait pour les invités et mon père disait qu'il fallait bien que quelqu'un veille à ce qu'il reste du bois pour alimenter le poêle. Moi, j'étais généralement plus près des casseroles.

— Vous aviez donc choisi la partie la plus agréable des corvées.

— À l'époque, je ne la trouvais pas agréable. J'épluchais des pommes de terre pour vingt personnes.

— De quoi vous dégoûter définitivement de la restauration.

— Et pourtant, ça n'a pas été le cas.

Nous nous sommes arrêtés devant une ferme entourée de vieux tilleuls. Sous un abri en bois se trouvaient des caisses pleines de pommes de terre. Un homme âgé, chaussé de bottes en caoutchouc, a accueilli Witold d'une solide poignée de main avant de me regarder avec curiosité.

— C'est la dame du livre ?

— Malwina Czerwińska, me suis-je présentée.

— Stanisław Kulesza. Mais ici, tout le monde m'appelle Staszek. Witek m'a dit que vous alliez mettre les recettes par écrit.

— Oui. J'aimerais aussi documenter l'origine des produits, si vous me le permettez.

L'homme a haussé les sourcils.

— Et à quoi ça sert, des photos de pommes de terre ?

— Parce que les gens qui achètent des livres de cuisine en savent souvent davantage sur l'apparence du plat terminé que sur les ingrédients dont il est fait.

Stanisław a réfléchi un instant, puis a désigné le champ derrière les bâtiments.

— Alors, venez voir d'où elles sortent.

Pendant la demi-heure suivante, j'ai photographié des pommes de terre, discuté de la terre et noté des observations que je n'aurais trouvées dans aucune publication sur Internet. Witold aidait à déplacer les caisses, mais n'intervenait pas dans notre conversation. Ce n'est que lorsque Stanisław a commencé à parler d'une variété autrefois cultivée par son père qu'il lui a suggéré le nom d'une voisine susceptible de se souvenir des détails.

C'est à cet instant que j'ai compris clairement comment nous pourrions travailler ensemble.

Il ne conduisait pas les entretiens à ma place. Il ouvrait des portes dont je n'aurais jamais possédé la clé.

Sur le chemin du retour, j'ai photographié sa main posée sur le volant. Il a remarqué le mouvement de mon appareil.

— Qu'est-ce que vous photographiez ?

— Un détail.

— Mes mains ne font pas partie de la recette.

— Je n'ai pas encore décidé.

— Ça semble menaçant.

— Pour un homme qui modifie les plannings de sa propre initiative, ça devrait l'être.

Il a souri sans quitter la route des yeux.

Madame Helena est arrivée quelques minutes après onze heures, portant un panier d'oignons et un morceau de lard enveloppé dans un torchon en lin. C'était une petite femme aux cheveux gris, dotée d'un regard qui semblait immédiatement remettre de l'ordre autour d'elle.

— C'est vous qui allez écrire sur notre cuisine ? a-t-elle demandé avant même d'enlever son manteau.

— Si vous le permettez, je vais surtout vous écouter.

Elle m'a examinée avec approbation.

— Bien. Parce que raconter, tout le monde sait faire. Écouter, c'est une autre histoire.

Nous avons commencé par la babka de pommes de terre. J'ai installé mon appareil photo, préparé une balance et mon carnet. Madame Helena a regardé l'écran numérique comme s'il s'agissait d'un instrument destiné à prédire la météo.

— Et ça, c'est pour quoi faire ?

— Pour que les lecteurs puissent reproduire la recette.

— Moi, je mets autant de farine qu'il en faut.

— C'est justement pour cela que je dois vérifier combien cela représente.

Witold, qui émincait des oignons, a détourné la tête pour dissimuler un sourire.

— Pas un mot, l'ai-je averti.

— Je n'ai rien dit.

— Votre silence est suffisamment bruyant.

Madame Helena a éclaté de rire.

Durant les deux heures suivantes, la cuisine s'est transformée en un espace rempli de conversations, d'odeurs et de petites disputes. Je pesais les ingrédients, photographiais chaque étape, posais des questions sur la température de cuisson et la consistance de la préparation. Witold surveillait le four, apportait les ustensiles nécessaires et rappelait à madame Helena des détails qu'elle jugeait trop évidents pour mériter une explication.

À un moment, il m'a pris un saladier métallique des mains avant que je puisse le déposer sur le plan de travail mouillé.

— Ce n'est pas plat ici. Il va se renverser.

— Je l'aurais remarqué.

— Probablement une seconde plus tard.

Je n'ai pas apprécié qu'il ait raison.

Lorsque la babka a été enfournée, madame Helena s'est assise à table avec une tasse de thé. Nous avons parlé de sa mère, qui cuisinait pour les ouvriers revenant des champs, et du fait que, dans les anciennes recettes, peu de choses

pouvaient être préparées sans l'aide d'un proche. L'un épluchait, l'autre râpait, un troisième apportait du bois.

— Aujourd'hui, tout le monde veut tout faire tout seul, a-t-elle dit. Et après, les gens s'étonnent d'être fatigués.

J'ai noté cette phrase.

Witold a jeté un regard à mon carnet.

— Ça aussi, ce sera dans le livre ?

— Peut-être.

— Tant mieux. Quelqu'un prendra peut-être ça au sérieux.

— Vous, manifestement, vous n'avez aucun problème à accepter de l'aide.

— Si, justement. C'est pour ça que je sais de quoi elle parle.

Il avait répondu sans sourire.

Je n'ai pas eu le temps de lui poser d'autres questions, car madame Helena nous a appelés près du four. Lorsque nous avons sorti la babka, sa surface était dorée et ses bords aussi grillés que les aimait le petit Witek du cahier de sa mère. Witold a servi la première part à madame Helena, la deuxième à moi et a déposé la troisième dans sa propre assiette.

Pendant quelques minutes, nous avons mangé presque en silence.

Puis madame Helena est repartie en emportant une partie de la babka, et je suis restée à table avec mon ordinateur et un homme qui allait découvrir qu'une collaboration agréable ne signifiait pas renoncer aux règles.

J'ai ouvert mon planning.

— Nous avons besoin d'accords précis. Des noms, des dates, des autorisations de publication et une liste de recettes. Je ne peux pas découvrir chaque matin ce que nous allons faire dans la journée.

Witold a rapproché sa chaise.

— J'ai une liste de trente-quatre plats.

— Notre contrat en prévoit vingt-quatre.

— Je sais. Mais j'aimerais qu'ils y figurent tous.

— C'est impossible avec le délai et le budget actuels.

— Nous pouvons prolonger votre séjour.

— Non, nous ne pouvons pas.

Il m'a observée attentivement.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai d'autres engagements. Il s'agit d'un projet défini, pas du début d'une collaboration sans date de fin.

Il a passé un doigt le long du bord de la table.

— Je comprends. Seulement, le domaine va être mis en vente. Je ne sais pas si, dans un an, nous pourrons encore reconstituer ces histoires ici.

— Alors il est d'autant plus important de faire les choses correctement, au lieu d'essayer de tout faire.

Il n'a pas répondu tout de suite.

— J'aimerais avoir un droit de validation sur les passages qui concernent ma famille, a-t-il finalement déclaré.

— Vous pouvez vérifier les faits et décider quelles histoires privées vous souhaitez rendre publiques. En

revanche, vous ne pouvez pas intervenir dans l'ensemble du texte à votre guise.

— Et si quelque chose est présenté d'une manière qui ne me plaît pas ?

— Nous en parlerons. Mais je ne vous promets pas de modifier un passage simplement parce que la vérité vous déplaît.

Il a levé les yeux.

Pendant plusieurs secondes, nous sommes restés assis face à face, conscients d'avoir pénétré sur un terrain où aucun de nous n'était disposé à céder.

— Vous êtes une femme difficile, Malwina.

Pour la première fois, il avait prononcé mon prénom sans distance formelle.

— Et vous êtes un homme qui pense qu'on peut tout négocier à condition de rester suffisamment longtemps assis à une table.

— Pas tout.

La manière dont il l'a dit m'a momentanément privée de la réplique que je préparais.

Je n'ai fermé mon ordinateur qu'une fois convenu que, le lendemain, nous établirions ensemble la liste des personnes à interroger et que les documents familiaux feraient l'objet d'une discussion séparée. Je savais notre accord fragile. J'ignorais encore si son entêtement cachait un attachement à l'histoire ou la peur de quelque chose qu'il refusait de nommer.

En quittant la cuisine, j'ai remarqué sur le buffet une enveloppe portant le logo d'une agence immobilière. À côté

se trouvait un devis pour la réparation du toit, partiellement recouvert par le cahier de recettes.

Witold a suivi mon regard et a rangé les documents dans un tiroir.

— Demain, on commence à neuf heures ? a-t-il demandé.

— À neuf heures. Précises.

— Et si j'arrive avec onze minutes d'avance ?

Je me suis retournée vers lui.

— Alors vous aurez peut-être droit à un café.

Il a souri, et pour la première fois de la journée, j'ai eu l'impression de quitter la cuisine plus tôt que je n'en avais réellement envie.

Chapitre 2 - Une place à table

Le lendemain, peu avant neuf heures, j'ai trouvé Witold dans une petite pièce derrière la cuisine, où des bocaux de conserves, de vieux livres et des boîtes remplies de photographies occupaient les étagères en bois. Il avait étalé sur la table une carte des environs, plusieurs cahiers et des feuilles portant des noms. À côté attendaient deux tasses de café, dont l'une contenait du café noir, exactement comme je le buvais.

J'ai regardé ma montre.

— Il est huit heures cinquante et une.

— Je suis donc à la hauteur de vos attentes.

— Lesquelles ?

— Je ne suis pas en retard et je n'ai pas organisé d'excursion sans votre autorisation.

— La journée ne fait que commencer.

Il a souri et m'a indiqué une chaise.

La pièce était petite, ce qui nous obligeait à nous asseoir près l'un de l'autre. Je sentais l'odeur du café fraîchement préparé et celle du savon qu'il utilisait. Ses manches retroussées laissaient apparaître de petites égratignures sur son avant-bras. Je me suis dit qu'il ne correspondait décidément pas à l'image que je m'étais faite du propriétaire d'un gîte rural qui se contentait de gérer son personnel et les réservations. Witold avait l'air d'un homme capable de réparer lui-même un toit, de préparer un dîner pour vingt invités et de trouver encore le temps de se souvenir de la manière dont une femme rencontrée par hasard aimait son café.